

DES VIES JUMELLES, DE PART ET D'AUTRE, SUR LES DEUX VERSANTS. Côté italien ou français, c'est le même temps qu'on prend. Quand on est de là-haut, de la montagne, la ville, on y descend parfois. Pas souvent. Quand il faut. Avec parcimonie. Mais là, d'un coup, c'est la ville qui est montée. La ville est vite et bruyante, elle s'agite, elle parle fort, elle vibre, elle résonne.

En haut, on ne fait pas comme ça. C'est à cause du silence qui se dépose. On prend son temps. Le temps va comme il peut, on n'y peut pas grand-chose, c'est d'autre chose qu'on s'occupe. Le soleil se lève chaque jour du même côté de la montagne, on l'accepte, on fait avec.

Mais là, d'un coup, sirènes, radiotéléphones, et même l'hélicoptère, la ville est montée.

Ici, c'est le côté italien.

Il en eût été de même du côté français.

Deux heures à peine que le drame a eu lieu.

La montagne s'est noyée dans la ville qui est montée subitement comme l'eau du lac au printemps.

Deux heures que tout a basculé; la montagne est noyée dans les clameurs et les brondissements. Même l'écho de la tronçonneuse, qui depuis le fond de la vallée vient percer un enclos autour des sept villages, même cet écho-là s'est voilé.

C'est la grande maison épervier qui est l'œil du cyclone. Épervier est le nom qu'on lui a donné quand le vieux Luciano l'a finie: il signait toujours son travail de maçon d'une cheminée en bec d'épervier.

Deux heures. La montagne tressaille encore.

Dans l'eau sombre du lac, le reflet de l'épervier, comme un autre épervier, frissonne à la brise déconcertée.

La doctoresse a laissé repartir l'ambulance. L'inspectrice de police aussi est restée. Deux femmes autour du gamin. Il y a de l'agitation partout, seul Alex est immobile, qui fixe le mur de pierre grise, pâle à mourir.

– Quel âge tu as, Alex, tu peux au moins nous dire ça?

C'est l'inspectrice, en tailleur pantalon de jersey noir, chemise marine et queue-de-cheval, qui a parlé. Elle est accroupie devant la chaise où l'on a installé Alex.

– Son père m'a dit onze ans, coupe le médecin, il est reparti avec la tante juste avant votre arrivée.

– Tu as onze ans, Alex, c'est bien ça? insiste l'officier de police.

Alex la fixe du regard, mais ne répond pas.

La femme en blouse blanche, catogan de soie fauve sur chevelure châtain clair, fait une tentative, carnet et stylo en main:

– Tu veux l'écrire? Tu veux écrire ton nom? Tiens, essaye.

Alex prend le carnet, qu'il pose sur ses genoux, puis saisit le stylo. Il dessine un bâton, qu'on pourrait prendre pour le début d'un A. La doctoresse sourit. Mais le bâton se prolonge jusqu'en bas de la feuille, suivi d'une autre ligne, et une autre encore, jusqu'à ce que la page soit tout entière emprisonnée.

- On n'en fera rien aujourd'hui, conclut la policière en tailleur noir.
- Il faut l'emmener à Turin. Là-bas, ils auront le temps, ils ont les gens.
- Mais... il est français! On ne vous a pas prévenue?
- Si, si... Ça m'est sorti de la tête...
- On va appeler Albertville, ils sauront bien si c'est pour eux ou s'il faut transférer à Chambéry.
- Bien. Je transmets. Donc on en reste là...
- Oui, merci. Vous me faites envoyer les rapports?
- Bien sûr.
- Alors, au revoir...
- C'est-à-dire...

Secouant la tête et pinçant les lèvres, la femme en noir se frappe le front.

- Décidément! Moi aussi je suis troublée. Bien sûr, je vous raccompagne.
- S'il vous plaît.

Double regard vers Alex, mission terminée, double adieu impavide.

Elles sortent, elles disparaissent.

Bruits de voix devant la maison, consignes, bruits de pas. L'estafette démarre, vrombissement de moteur dépaysé par la pente.

Un carabinier vient chercher Alex et l'emmène au séjour. Il y a plusieurs heures d'attente avant l'arrivée des collègues français.

Le policier en profite pour écrire son rapport sur la table cirée. Il s'applique, au mépris des traces incrustées dans le bois tendre. Le ciel se couvre du côté mont Blanc. Il termine enfin, soupire, signe et date du dimanche 17 juillet 1983. Un collègue le rejoint. Ils s'observent sans parler.

Alex demeure immobile sur sa chaise. Après un moment, il tourne la tête vers les deux gardiens de la paix. Celui de droite opine du chef, l'air entendu.

Les vêpres viennent de sonner au bourg; le vent vient de par là. Alex réclame un verre d'eau en français, premiers mots. Les deux hommes sont affalés dans les fauteuils, vestes ouvertes, casquettes au sol.

- Tu n'as qu'à te servir au robinet, dans la salle de bains, lui répond-on en français, sans faire attention. Il se lève, culottes courtes, jambes maigres et chaussures de marche poussiéreuses.
- Croisant le miroir, verre à la main, dans la salle de bains, il s'évanouit.

DE GAUCHE À DROITE, DANS LE CHAMP DU REGARD, le promontoire de la Bastille avale la lumière et tousse les ténèbres. Les ombres s'étendent, Grenoble frissonne.

Boulevard des Diables-Bleus, entre chien et loup, un soir de printemps, temps de neige retenue. Café des Deux Mondes.

Vingt-sept années se sont écoulées, qui ne sont pas passées. Alex est au bar, Paco en salle, Vassili à la cave. Alex, sans y penser, essuie les verres encore chauds.

La fourgonnette ahanait dans le virage. Quand ont retenti les deux coups de klaxon familiers, Alex s'est immobilisé sous la grande table de la cuisine. Il a gardé en main le petit cheval de bois qu'Ange lui avait rapporté la dernière fois, un pur-sang galopant crinière au vent. Sans le lâcher, se ruant dans l'escalier, il a grimpé à l'étage. Sur la loge ouverte aux vents séchaient encore les bottes de foin et les rondins de bois humides, mais il s'est faufilé avant que le bourdon jaune n'atteigne le virage suivant.

Il savait lire, depuis plus d'un an. Jubilant, si savant, il a déchiffré tout haut les grosses lettres noires : « Ange Blandin répare tout chez vous, vite et bien. » Il a ensuite pointé le doigt vers la camionnette, virgule à présent immobile dans l'épingle à cheveux, puis il a crié, bien fort pour être entendu jusque dans l'ouïtô, comme par chez nous on appelait la cuisine : « Maman, maman, c'est papa qui revient ! »

En redescendant l'escalier quatre à quatre, il a entendu l'eau couler.

Ange aimait boire son café chaud.

Absent d'ici mais présent là-bas, Alex range les verres refroidis sur l'étagère qui surplombe le bar.

En salle, chignon auburn retroussé, trench mastic et bracelet manchette, Nathalie, habituée du quartier, secrétaire médicale, laisse couler ses larmes devant le café auquel elle n'a pas touché. Paco s'approche à pas de loup.

– Nath, ça va ?

Elle essuie sa joue sans se retourner. Paco hésite, puis insiste.

– Quelqu'un t'a fait du mal ? On peut faire quelque chose ?

Elle secoue la tête, puis la penche, douceur, tristesse. Paco se redresse.

– Allez, dis-moi, on ne sait jamais...

– Eh bien...

– Oui...

– C'était en janvier... Je suis venue ici prendre un café, tu peux pas te rappeler, avec un grand mec, un Suédois, on avait discuté...

– Aucun souvenir, janvier, c'est déjà loin, mais bon...

– Tu vois bien... Enfin, j'y ai pensé, repensé, et repensé... Et, là, je suis décidée. J'aimerais bien le revoir. Vraiment bien.

– Pas de quoi pleurer! Fonce, ma belle! Les seconds souffles sont les meilleurs.

– Oui, mais voilà, il est reparti... Il m'avait laissé son numéro de mobile sur un rond à bière... Juste ça. Je l'ai longtemps gardé dans mon sac, et un jour je l'ai rangé dans mes affaires à la maison. J'étais certaine de savoir où. Maintenant, j'ai tout retourné chez moi... Volatilisé.

– Alors là, évidemment...

Nathalie prend sa tête dans ses mains, encore une larme, qui descend, lentement, jusqu'au coin de la lèvre.

– J'ai une idée, murmure Paco, puis tout haut: Alex?

Sursaut derrière le zinc.

– C'est quoi?

– Tu viens une minute?

Relevant la tablette pivotante, Alex s'extrait de son antre et approche.

Anna avait versé le café chaud à Ange quand il est rentré. Il s'est assis, dénouant le foulard noir trempé de sueur qu'il avait autour du cou. Ensuite il a souri à sa femme, puis il a ouvert les bras pour son fils.

– Explique au monsieur, glisse Paco à la jeune fille en pleurs.

Sans y croire, elle explique. Alex s'assied paisiblement.

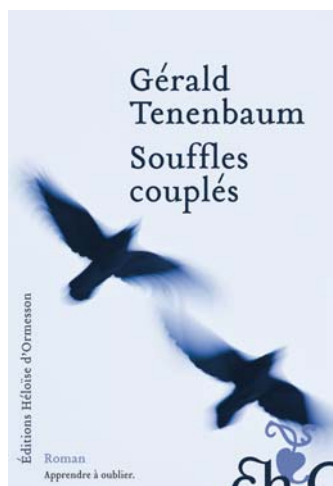
Dans le bol comme une nuit sans lune, café noir, il suffit d'y plonger le regard.

À la fin de l'histoire, il ferme les yeux. Paco, doigt sur la bouche, parle à Nath sans mot dire, attends, pas touche.

Sous les paupières d'Alex, soleils accélérés traversant le ciel à rebours, défilent les mois et les jours. Question mémoire, Alex est hors normes, si peu le savent. Mémoire totale, souvenirs, tous les souvenirs, même les plus insignifiants, déposés dans un paysage intérieur, pays privé, où tout est gravé, et gravé pour toujours.

Il y a des jalons, précieusement plantés, qu'il s'agit tour à tour d'extraire et d'évoquer.

Pour aider Nathalie en pleurs, il se met en marche. D'image en image, de jalon en jalon, il cueille les repères et extrait les souvenirs.



Gérald Tenenbaum, *Souffles couplés*
Roman

© Éditions Héloïse d'Ormesson, 2010 | www.heloisedormesson.com
208 pages | 17 € | ISBN 978-2-35087-136-3
Distribution/diffusion Interforum